

Romantisme et classicisme

• • •

Fils d'un associé de la banque Tissié-Sarrus, Alfred Bruyas (1821-1877) ne suit pas la carrière de son père et se consacre, dès ses études au collège de Sorrèze, dans le Tarn, aux arts. Elève du peintre Charles Matet (1791-1870) à l'école des Beaux-Arts de Montpellier, il prend très vite conscience des limites de son talent et décide de mettre sa fortune au service de ses ambitions artistiques. Il commence à bâtir une collection en se tournant vers les artistes qu'il rencontre dans son entourage : le montpelliérain Auguste Barthélemy Glaize (1807-1893), autodidacte qui fait carrière au Salon à Paris sera le plus fidèle des peintres, livrant de Bruyas sa première et sa dernière image (*Portrait de Bruyas**, 1846 ; *Portrait de Bruyas âgé**, 1876)

Galerie Bruyas

• • •

Romantisme
et classicisme

Achille et Eugène Devéria (1805-1865), rencontrés au cours d'une cure thermale dans les Pyrénées, et actifs dans le midi, l'introduisent au mouvement romantique. Alexandre Cabanel (1823-1889) enfin, élève comme lui de l'école de Montpellier, l'accueille à la Villa Medicis lors de deux voyages initiatiques en 1846 et 1848.

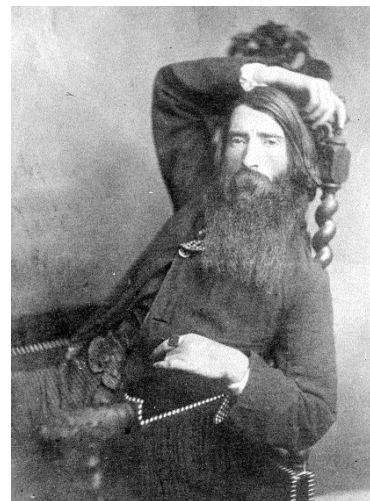
Bruyas se signale très vite aux yeux de ses concitoyens par un goût pour le portrait qui le conduira à poser plus d'une trentaine de fois devant les plus célèbres peintres de son époque. Il mène alors une vie brillante, cosmopolite, dont il charge Glaize de fixer le souvenir. En 1848, l'apparition dans une exposition locale de *L'Intérieur de la galerie Bruyas** par Glaize levait le voile sur une collection encore balbutiante mais qui excitait déjà la curiosité. En compagnie de Bruyas père, et de ses amis, Bricogne, Bimar et Tissié, le jeune Alfred Bruyas pose en veste d'intérieur devant ses acquisitions.

• • •

31

En 1851, le même Glaize fixe l'image officielle du mécène, en protecteur des arts et de l'Italie personnifiée par une jeune femme couronnée de lauriers, dans le *Portrait d'Alfred Bruyas, dit Le Burnous**. A cette époque, Alfred Bruyas aime à faire suivre sa signature du qualificatif « nouveau Médicis » preuve s'il en est de son ambition artistique. Mais cette vie insouciant, dont *Olim* ou *Souvenir des Pyrénées** de Glaize donne un dernier aperçu, cesse avec l'installation de Bruyas à Paris à l'automne 1849. Au cœur de l'actualité et du débat artistique, il s'assigne désormais une mission plus noble, qui va devenir dévorante : soutenir, dans l'art de son temps, tout ce qui contribuera au rétablissement du vrai, et du beau, étape fondamentale pour la réconciliation d'une société divisée et usée par les crises de régime et une paupérisation croissante.

Une école incarne ce renouveau dans le genre du paysage, celle des peintres de Barbizon et de la forêt de Fontainebleau, qui font profession de décrire un paysage vrai, rural et français, fort éloigné des paysages composés de la tradition classique. En quelques années, Bruyas fait l'acquisition des chefs d'œuvres de Corot (1796-1875) (*La pêche à l'épervier**, *Matinée**) de Rousseau (1812-1867) (*La Mare**) de Huet (1803-1869) (*Chasseur en forêt de Fontainebleau**). Il rencontre Thomas Couture* (1815-1879), devenu une véritable vedette depuis le triomphe des *Romains de la décadence* au Salon de 1847 (Paris, musée d'Orsay) qui fait son portrait par deux fois. Bruyas s'attache la collaboration du peintre Octave Tassaert (1800-1874) dont il acquiert 17 tableaux. Outre les portraits qu'il laisse de lui, en particulier le délicieux *Bruyas dans son intérieur** qui s'inscrit dans la série des représentations du collectionneur parmi ses tableaux, on croit reconnaître Bruyas travesti dans *Chrétiens dans les catacombes**. Enhardi par ces contacts, le jeune collectionneur se tourne vers les grands maîtres et se signale sur la place parisienne par l'acquisition magistrale des *Femmes d'Alger**



ill.1- Photographie
d'Alfred Bruyas par Huguet-Molines

* Un astérisque signifie que l'œuvre mentionnée fait partie de l'accrochage de la salle

et des *Exercices militaires des marocains** (salle 32), par Delacroix, qui fait également son portrait.

La même année, la rencontre avec Courbet (1819-1877), à l'occasion du Salon de 1853, marque un point culminant dans la carrière de Bruyas collectionneur. Mais le séjour parisien est également marqué par des déceptions profondes, d'ordre amoureux tout d'abord. Marcel Verdier*, élève d'Ingres, laisse deux images de « Léa la parisienne », maîtresse présumée du collectionneur, et la place au centre d'une étrange composition, *Le rêve dans la vie*, qui résume ses aspirations et ses souffrances.



ill.2- J.P. Laurens
Le rêve dans la vie
Lithographie d'après un montage
d'Alfred Bruyas, les tableaux de Tassaert, Verdier et
des photographies

On peut penser que si le même peintre prend la liberté de représenter Bruyas en *Christ couronné d'épines** (ill.2), c'est à la demande expresse de son commanditaire : dans ses écrits, Bruyas utilise fréquemment une rhétorique du sacrifice se posant en martyr, sacrifiant sa vie personnelle, sa fortune et sa santé (fragile) à la cause de l'art.

La publication du catalogue de sa galerie annuelle de 1851 à 1854, où se mêlent considération esthétiques, philosophiques, adresses amicales, poèmes, est une curiosité qui le dessert auprès de ses contemporains. L'écrivain Champfleury, promoteur du Réalisme en littérature (*Chien-caillou*) et en peinture (Courbet) publie en 1857 dans la *Revue des deux mondes* une nouvelle brocardant les habitudes égotiques d'un énigmatique et fantasque collectionneur provincial. Bruyas se reconnaît sous le pseudonyme de « Monsieur T » et il en est profondément blessé. Il se retire alors à Montpellier et renonce à transporter sa collection à Paris.

Pendant dix années, il va travailler à regagner une honorabilité perdue, soutenant les initiatives locales en matière d'art : il est président du jury de sélection de l'exposition des Beaux Arts de 1860 à Montpellier, et prête sa collection à plusieurs occasions, à Toulouse et Lyon. Il prend soin cependant de tenir au secret les tableaux dont la réputation sulfureuse l'ont tant desservi, ses portraits et les œuvres de Courbet. Après la mort de son père en 1863, Alfred Bruyas semble en mesure de prendre en main sa destinée. Il officialise sa liaison avec Berthe Anton, qui lui a donné une fille, et surtout il envisage de faire don de sa collection à la ville de Montpellier, qui l'accepte avec reconnaissance en 1868.



ill.3- Photographie
d'Alfred Bruyas par Huguët-Molines

Nommé conservateur de sa collection, décoré de la légion d'honneur grâce à la demande formulée par le maire Jules Pagézy (*Portrait de Bruyas âgé**, par Glaize) il consacre ses dernières forces à compléter les lacunes de sa « galerie » pour en faire une collection représentative de l'art de son temps. Il acquiert ainsi quelques uns des plus beaux chefs d'œuvres de sa collection, *Etude de pieds et de main** (salle 32) de Géricault (1791-1824), *Aspasie** (salle 32) de Delacroix, ou encore deux études d'Ingres (1780-1867) *Jésus parmi les docteurs** et *l'Apothéose d'Homère** (toutes deux salle 33).

Pris de passion pour l'art du sculpteur animalier Barye (1796-1875) il achète en quelques années pas moins de 17 bronzes et trois aquarelles de l'artiste, qui l'entourent dans son cabinet de travail, comme le montre le tableau du peintre Edouard Marsal (1845-1929). Il meurt le 1^{er} janvier 1877 à l'âge de 55 ans, rongé par une tuberculose contractée dès l'enfance, sans avoir pu achever le catalogue de sa galerie, qu'il rédigeait avec le critique d'art Théophile Silvestre. Son testament stipulant que tout ce qui se trouve au musée au jour de son décès reviendra à la ville de Montpellier, c'est une deuxième donation considérable qui vient alors enrichir les collections du musée Fabre.